Sulitzer

Les Riches

OLIVIER ORBAN

1346571

92

LES RICHES

8° G
25834

DU MÊME AUTEUR

Money (Denoël, 1980).
Cash (Denoël, 1981), Prix du Livre de l'été 1981.
Fortune (Denoël, 1982).
Le Roi vert (Édition°1/Stock, 1983).
Popov (Édition°1/Olivier Orban, 1984).
Cimballi, Duel à Dallas (Édition°1, 1985).
Hannah (Édition°1/Stock, 1985).
L'Impératrice (Édition°1/Stock, 1986).
La Femme pressée (Édition°1/Stock, 1987).
Kate (Édition°1/Stock, 1988).
Les Routes de Pékin (Édition°1/Stock, 1989).
Cartel (Édition°1/Stock, 1990).
Tantzor (Édition°1/Stock, 1991).

PAUL-LOUP SULITZER

LES RICHES

Olivier Orban

369

DL-05101991-28429

© Olivier Orban, 1991
ISBN 2-85565.516.1



La scène se déroule en URSS, sous l'ère brejnévienne... Le décor : un tribunal froid, à la limite du sordide. Dans le box des accusés, trois hommes jeunes, face aux juges et au procureur. Leur crime : « avoir monté une entreprise non officielle en URSS ». Crime économique d'autant plus impardonnable qu'ils sont milliardaires en roubles. Après quelques minutes de délibérations ils sont condamnés à la peine de mort pour crime contre l'État et le président s'exclame après avoir lu le verdict : « Pourquoi, camarade, avez-vous fait cela? Vous ne pouviez utiliser vos gains et vous le saviez... D'ailleurs, vous les aviez enfouis dans votre jardin. » L'homme fixa le procureur et répondit : « C'était mon seul talent, gagner de l'argent; je m'ennuyais tellement! » Il fut exécuté peu après avec ses deux compagnons.

Je dédie ce livre à leur mémoire, à tous ceux qui ont compris qu'il n'y a pas de liberté sans liberté économique et à mon père dont le cœur était la plus grande richesse.

Voici trente histoires vraies, trente histoires sorties de l'Histoire. Et à travers elles, une histoire, celle de l'or, de la finance, de la richesse.

La première nous emmène dans une très ancienne Égypte de militaires, de fonctionnaires et de temples. La dernière, dans les bureaux informatisés de la haute finance japonaise d'aujourd'hui. Entre les deux, Rome et la Chine, le Moyen Age des Templiers et la Californie des chercheurs d'or, les comptoirs hanséatiques et l'Inde des maharadjahs.

Entre les deux, la richesse captive des temples et celle conquise sur les mers lointaines. La richesse aventurière des chercheurs d'or, la richesse productive et planifiée des marchands génois ou des banquiers du Second Empire. La richesse mirage : John Law. La richesse puissance : Médicis. Toute la gamme.

D'abord on découvre les thèmes, l'un après l'autre : invention antique de la monnaie, raréfaction de l'or après la chute de l'Empire romain. Puis des fils conducteurs apparaissent. Des lingots du roi Crésus aux puces de silicium de Roland Moreno en passant par les lettres de change, la monnaie devient une abstraction. De la fin des Croisades au premier voyage de Colomb, le flux des richesses se déporte vers l'Ouest. Fils conducteurs, mais aussi constantes humaines. L'enrichissement, personnel ou collectif, est affaire de pionniers. Du ministre Éloi au Japonais Nomura, les gagnants sont ceux qui voient loin et bousculent les préjugés. L'immobilisme jouisseur des derniers maharadjahs redit celui de

Crésus et leur vaut la même déroute. Pas de meilleur stimulant que l'insécurité : dans les temps et les pays les plus éloignés, les plus spectaculaires réussites reviennent aux immigrés, qu'ils se nomment Carnegie ou Zaharoff.

La richesse est une bagarre. Elle va avec le mouvement, celui des choses et des idées. Ici l'usure encourt les foudres des Églises, ailleurs la frilosité des replis nationaux. C'est une aventure, souvent dangereuse. Si elle ne l'était pas ce ne serait plus une aventure.

P.-L.S.

LE SCANDALE D'ÉLÉPHANTINE

Éléphantine, en Haute-Égypte, 1160 avant notre ère.

L'homme demeurait prostré, dans la pénombre de la grande salle des papyrus où Khâmtir avait installé ses quartiers. A présent qu'il avait commencé d'avouer, il parlait d'une voix monocorde, sans regarder celui qui l'interrogeait.

– Qu'as-tu fait de ces animaux?

– Je les ai revendus.

– A qui?

– A d'autres prêtres.

– Et le grand veau de Mnevis?

– Je l'ai emmené dans le Sud, à Bigah.

– Et une fois là?...

– Je l'ai vendu aussi, aux soldats de la forteresse.

Khâmtir fit la grimace. Un prêtre, du service du dieu Khnoum, volant les animaux sacrés, et ceux-ci finissant rôtis sur les feux de la soldatesque nubienne de Pharaon...

– Tu savais pourtant que c'est un sacrilège.

L'homme haussa les épaules.

– Oui.

– Tu mérites un châtiment exemplaire.

– En ce cas, je ne suis pas le seul!

Il avait relevé les yeux en glapissant cette dernière phrase. Des yeux où le défi se mêlait à la crainte.

Khâmtir approuva silencieusement. C'était là, précisé-

ment, qu'il avait cherché à l'amener. Il se mit debout, posa les deux mains à plat sur la table et se pencha vers l'inculpé.

– Alors dis-moi qui d'autre!

*

Rapport concernant l'envoi en mission du chef du trésor Khâmtir en vue d'inspecter le domaine de Khnoum.

Ainsi s'intitule le papyrus 1887 de Turin, un rouleau (incomplet) d'un mètre trente-trois, écrit recto-verso, et qui relate, avec la sèche concision d'un procès-verbal de police, le scandale d'Éléphantine, survenu dans l'Égypte de Ramsès V, au temps de la XX^{e} dynastie, vers 1160 avant notre ère.

Ce document signé par le scribe Kakhepesh, fonctionnaire d'un temple de Khnoum et paré du grade éminent de « père divin », nous laisse entrevoir une sombre affaire de vol de biens religieux, de sacrilège, de concussion et de violences. Mais cette affaire – l'un des tout premiers scandales financiers dont le détail nous soit parvenu – souligne aussi les blocages et les contradictions de l'ancienne Égypte devant le mouvement naturel du commerce et des richesses. Huit ou neuf siècles après les marchands mésopotamiens, appuyés sur des réseaux de prêteurs laïcs ou religieux, le pays du Sphinx somnole dans des splendeurs inutiles. Il va le payer d'une lente désagrégation intérieure.

L'affaire, on l'apprendra lors de l'enquête, couvait depuis des années. Elle n'a éclaté au grand jour qu'à l'occasion d'une péripétie secondaire, et loin d'Éléphantine : la disparition des cinq veaux sacrés du temple de Mnevis, à Héliopolis en Basse-Égypte. A partir de là, les agents de Pharaon ont commencé à déterrer un scandale qui va enfler de jour en jour, à la consternation de Khâmtir, haut fonctionnaire scrupuleux, précis, réaliste. Et bien payé, donc honnête.

Mnevis est le taureau emblème d'Héliopolis; le dieu Râ s'est incarné en cet animal, voilà bien longtemps. Depuis lors, les prêtres entretiennent un important harem de vaches sacrées destinées à l'agrément du divin bovidé. Les cinq veaux disparus ne sont donc pas des animaux ordinaires : ils sont les fils du dieu.

Là-dessus, à peine la disparition découverte, c'est le grand veau de Mnevis lui-même, l'animal le plus prestigieux du troupeau, qui a disparu à son tour.

Or, bien vite, les enquêteurs ont appris le passage à Héliopolis, au moment de ces disparitions, d'un prêtre du dieu Khnoum, sur le compte duquel courent les rumeurs les plus étranges. Il s'est signalé en effet par ses débordements. Deux hommes, un pêcheur du nom de Dhoutemhab, et un nommé Ahauty, l'accusent d'avoir séduit leurs épouses. A Thèbes, ce sont des voyageurs, escroqués dans une sombre histoire de trafic d'oracles du dieu Râ, qui témoignent contre lui.

Tout cela est d'autant plus suspect que le temple de Khnoum, auquel il appartient, est situé fort loin de là, au sud, à des jours de navigation. Qu'est-il venu faire ici? Et que sont devenus les animaux sacrés?

Les rapports de police concernant cette affaire vont être lus avec soin à tous les niveaux de la hiérarchie. La variété des forfaits dont semble s'être rendu coupable le clerc en vadrouille indique tout de même, si sa responsabilité se confirme, un degré élevé de corruption. Et a-t-il pu les perpétrer sans bénéficier de complicités?

L'affaire est remontée jusqu'au vizir, sorte de préfet de police de Thèbes, bras droit du Pharaon. C'est qu'on surveille avec attention, dans l'entourage du monarque, tout ce qui se passe du côté des prêtres. Leur influence est grande, leur richesse considérable. Leurs appétits politiques également...

Décision a donc été prise de dépêcher à Éléphantine, siège du temple de Khnoum, un enquêteur, et pas le premier venu : le chef du trésor, Khâmtir – un incorruptible.

*

Dans la Haute-Égypte, celle du Sud, non loin de l'actuel Assouan, l'île d'Éléphantine abrite le temple du dieu Khnoum. Aujourd'hui encore, à côté d'un minuscule village de pêcheurs, on peut en apercevoir les ruines sur l'île que dominent, au loin, les montagnes de granit d'où les tailleurs de pierre de Pharaon ont longtemps extrait leurs obélisques.

Dieu redoutable, dieu vénéré que le bélier Khnoum : il est le gardien du réservoir souterrain qui alimente la première cataracte du Nil, et provoque, chaque année, la crue du fleuve. Il est donc le dispensateur de la vie dans toute la vallée du Nil, jusqu'à Thèbes, Memphis et la Méditerranée.

Dieu riche, aussi. La situation géographique d'Éléphantine a ses privilèges. A l'est, rien, et au-delà de ce rien, la mer Rouge. A l'ouest, le désert libyen. Mais au sud, il y a la Nubie, avec laquelle l'Égypte a longtemps eu des relations commerciales privilégiées. Le temple d'Éléphantine, point de passage obligé des échanges, s'est jadis vu offrir par Pharaon le droit de percevoir dix pour cent sur toutes les marchandises transitant par l'octroi. Autrement dit le bélier divin s'est engraissé sur la totalité du commerce nord-sud avec la Nubie.

Ce n'est pas tout. De vastes étendues de terres attenantes sont cultivées au profit du temple, et les paysans qui les travaillent paient l'impôt.

Mais surtout il y a l'or. Beaucoup d'or, qui dort dans les chambres fortes du temple. Il vient de Nubie ou du Nil, où des armées d'orpailleurs font en permanence la chasse au précieux métal afin de le donner au dieu. L'or, dans l'Égypte ancienne, n'a pas d'autre usage. C'est le métal sacré par excellence.

C'est, littéralement, la chair du dieu.

*

Deux mois environ après la disparition des veaux de Mnevis, Khâmtir fit donc son arrivée sur les terres du temple d'Éléphantine, trônant sur une chaise portée par dix esclaves, parmi une procession de valets et de gens d'armes richement vêtus. Il fallait bien cela pour l'envoyé officiel de Pharaon. Khâmtir est un haut fonctionnaire, versé dans les écritures publiques, quelque chose comme un inspecteur du fisc ou un magistrat enquêteur de notre actuelle Cour des comptes.

Et il s'en fait, des comptes, dans l'Égypte des Pharaons. Tout sujet de Pharaon est un fonctionnaire. C'est l'État qui nourrit et habille ses paysans, ses artisans, ses soldats, ses marins. L'importation, l'exportation, la dotation des temples, la guerre bien sûr : tout est régi par l'État. D'où le développement d'une bureaucratie effarante de scribes, de comptables, qui sans arrêt comptent et recomptent ce qui sort, ce qui entre, ce qui se perd, afin d'informer Pharaon de la marche de son économie, de ses rentrées fiscales et de la probité de ses serviteurs. Et ces fonctionnaires passent leur

temps à se déplacer ou à échanger des courriers du nord au sud du pays. Khâmtir est l'un des grands pontes de cette gigantesque machine.

Il est riche, lui aussi. Sous Ramsès IV, sa carrière s'est déroulée à Thèbes. Les multiples temples de la grande cité, financés par autant de domaines contigus, gérés par des clergés innombrables, requéraient le contrôle permanent d'un spécialiste, œil de Pharaon. Ramsès, séduit par ses qualités, l'a appelé auprès de lui. Comme tous ceux de sa sorte, il bénéficie d'un traitement somptueux, qu'il a réinvesti dans ses domaines, en Moyenne-Égypte. Ce n'est pas lui qui se risquerait à toucher aux trésors divins. Il n'en a pas besoin. Les temples regorgent de richesses? Il a sa part.

Les dignitaires du culte de Khnoum l'avaient accueilli avec la vénération due à l'émissaire de Ramsès. Tous avaient rivalisé de zèle pour lui faire visiter le trésor, les fermes, les greniers, les bâtiments administratifs, chacun tenant à prouver à quel point le service du dieu était scrupuleusement accompli. Même empressement lorsque Khâmtir avait notifié l'objet de sa venue : il ne leur avait pas fallu plus d'une matinée pour mettre la main sur celui des prêtres qui avait, dans la période précédente, voyagé dans le Nord. C'était un clerc de rang assez subalterne, nommé Akhtoës.

Khâmtir n'en avait rien montré, mais cette arrestation ultra-rapide d'un troisième couteau n'était pas de bon augure. Ne cherchait-on pas à détourner la divine colère sur un bouc émissaire – un fusible, dirait-on aujourd'hui –? Demeurant dans l'expectative, il avait néanmoins pris ce qu'on lui donnait et soumis Akhtoës à un interrogatoire serré.

Enfin, soufflant le chaud et le froid, brandissant la menace ou laissant espérer l'indulgence, il lui avait arraché cette exclamation :

– En ce cas, je ne suis pas le seul.

Dans les minutes suivantes, il avait déjà une première liste de noms.

*

Oui, les temples sont riches que l'Égypte du XX^e siècle avant notre ère. Aussi riches que l'Égypte est pauvre.

Dans les temps de splendeur, les Pharaons les ont couverts de privilèges et de dons : des terres arables, des esclaves, des impôts, des ornements, des bijoux, tout ce qui était nécessaire pour garantir leur autonomie financière et alimentaire jusqu'à la fin des temps. Nous possédons un relevé de leur patrimoine et de leurs revenus, dressé à la fin du règne de Ramsès III, quelques décennies avant l'affaire d'Éléphantine. Le seul temple d'Amon à Thèbes – le plus puissant, il est vrai, des centres religieux – fait travailler quatre-vingt mille hommes, dispose d'un cheptel de quatre cent vingt mille bestiaux, fait cultiver deux mille quatre cents kilomètres carrés de terres où se trouvent soixante-cinq bourgades. Quatre-vingt-trois felouques naviguent pour son compte; quarante-six chantiers sont en cours. Le temple touche en outre des redevances en or, argent, cuivre, vêtements, fil, encens, miel, huile, vin, grain, légumes, lin, oiseaux, bétail, oies, barques... Un coffre-fort. Une sorte d'hypermarché regorgeant et interdit.

Si un sanctuaire comme celui d'Éléphantine est moins prestigieux et moins riche, il n'en contient pas moins lui aussi de quoi faire rêver. Trésor, greniers, bâtiments, terres, bétail... L'administration de tout cela occupe une camarilla de scribes, de directeurs, de comptables. Une police interne également. Il y a même une prison.

Cette abondance consacrée au culte divin n'est pas sans évoquer la prospérité des abbayes du haut Moyen Age rapportée au dénuement des campagnes environnantes. Elle est bien loin déjà, l'Égypte opulente de Ramsès III, mort assassiné dans une sombre querelle de harem. Le contrôle de la Syrie est perdu. Il a fallu affronter les Libyens, qui sont entrés jusqu'à Memphis, et les pillages des peuples de la mer. L'Égypte de cette époque connaît la pénurie. Jamais les prix du blé ne sont montés aussi haut dans la vallée du Nil. Manger, se fournir en grains, en viande, en blé, est un souci quotidien. Le commerce avec l'Afrique noire, dont les caravanes bourrées d'or, d'ivoire, de guépards, de singes, de plumes d'autruche peuplaient naguère Assouan, s'est tari, et Assouan n'est plus qu'une bourgade endormie aux monuments surdimensionnés. Dans les domaines des temples, impôts et redevances continuent d'être prélevés avec la plus grande rigueur, sur des populations appauvries; il arrive même que les serviteurs, les fonctionnaires des catégories subalternes et certains prêtres ne reçoivent pas – pénurie, ou indélicatesse de leurs collègues? – le traitement auquel ils ont droit.

Dans cette Égypte où tout appartient à l'État et aux temples, l'idée n'existe pas que l'on pourrait faire circuler et fructifier ces richesses. Le commerce comme aventure individuelle est une notion totalement étrangère à l'Égypte.

Paradoxalement, cette centralisation forcenée de l'activité économique sous la houlette de l'État a rendu les Égyptiens assez forts en théorie économique. 1500 ans avant l'affaire d'Éléphantine, à l'époque où l'on bâtit les pyramides, ils ont une vision très précise de ce qu'est la valeur d'un bien ou même d'un service. Ils ont eu très tôt l'idée de la définir en fonction d'un étalon de métal, l'or notamment, moins rare dans la vallée du Nil que le cuivre ou l'étain. Ils ont créé des lingots métalliques de poids fixe pour faciliter l'échange des biens. Quelques grands temples les ont estampillés, mettant le doigt sur un aspect essentiel de la monnaie : la confiance que l'on place dans une autorité insoupçonnable chargée de la garantir.

Pourtant ils n'ont pas créé de véritable monnaie. Les diverses unités monétaires qu'ils ont inventées sont restées des artifices comptables, utilisés seulement pour mesurer la valeur des choses dans leurs paperasses. Jamais le shât ou le deben ne sont traduits en bon argent sonnant et trébuchant.

Pourquoi ce recul ? La réponse est d'ordre philosophique. Tout dans cette civilisation, y compris l'économie, ne prend son sens qu'en fonction de la religion et de l'au-delà. Il est cependant frappant de savoir que la première importation, en valeur, de ce pays privé de matières premières aussi essentielles que le bois ou le cuivre, est représentée par les parfums, liturgiques, oliban, térébinthe ou laudanum, que les Égyptiens achètent au prix fort à l'étranger, tant le service des dieux et des morts passe avant celui des vivants.

De même, ils trouvent naturelle l'immobilisation d'énormes richesses et d'un vaste potentiel humain à seule fin d'entretenir le service rituel de leur immense ménagerie de dieux et de déesses. L'usage de l'or, le seul métal précieux dont ils disposent en quantité, est strictement réservé à Pharaon, un dieu vivant, qui le répartit suivant son bon vouloir entre temples et tombeaux, pour en faire des parures. Tout autre usage de la chair du dieu serait un abominable sacrilège. Ironie du sort : aux premiers siècles de l'ère chrétienne, ce sont les évangélisateurs chrétiens qui, pour extirper l'idolâtrie, devront lutter contre la répugnance populaire à détenir des monnaies d'or !

Sauf qu'à l'époque où nous sommes, ce système ritualisé

et figé engendre manifestement quelque lassitude. Bureaucratie, étatisme : il ne faut pas s'étonner si l'on arrive tout droit à la corruption et au marché noir. Encore quelques décennies et, vers la fin de la dynastie des Ramessides, ce sera la ruée du bas peuple vers les richesses des religieux, le pillage général des tombes royales, des temples et de leurs greniers.

*

Les aveux d'Akhtoës avaient donc fourni à Khâmtir les noms d'autres suspects. Ceux-ci lui permirent de dresser une seconde liste. Et c'est ainsi qu'il entra dans le labyrinthe.

Très vite, ce fut pénible, nauséabond, presque effrayant. Dans cette ambiance feutrée du temple, parmi ce peuple craintif d'hommes à têtes rasées, bourdonnant de conciliabules, dans les intervalles d'un train-train d'ablutions sempiternelles et de services tatillons, dans ce climat rendu étouffant tant par la chaleur des jours que par le sentiment général et diffus de terreur et de bassesse, il suffisait qu'un seul rompe à mots couverts le silence pour que, de proche en proche, chacun vienne ajouter (prudemment) son grain de sel ou sa giclée de venin.

Durant des jours Khâmtir allait errer, de procès-verbaux en confrontations, dans un dédale de commérages, de rancunes, d'hostilités sourdes, d'allusions, d'aveux tronqués, de rétractations. Un à un il allait pourtant isoler et dénouer les fils de l'inextricable pelote.

Akhtoës n'avait pas tout dit, espérant sans doute celer une partie de ses agissements. Grossière erreur. Personne n'ignorait qu'il avait été le premier à subir l'interrogatoire. Ceux qu'il avait livrés en savaient sur lui autant que lui sur eux. Khâmtir comprit d'emblée qu'avec un peu de ruse, chacun s'empresserait de lui relater les forfaits des autres dans l'espoir de diminuer sa propre faute. A charge pour lui de démêler le vrai du faux dans cette gale contagieuse de délation.

Si l'on en croyait ses collègues, Akhtoës, de retour à Éléphantine, n'avait pas mis un terme à ses forfaits. Avec l'aide d'un complice, un certain Yem, il avait subtilisé dans le trésor du dieu Khnoum une précieuse amulette en forme d'œil

sacré, que les deux larrons avaient revendue en ville. Aussitôt, Khâmtir ordonna qu'on fouille les appartements du prêtre escroc. On y découvrit un nouveau larcin : vingt-quatre tuniques, dérobées dans le trésor. Le reste du lot volé était déjà vendu.

Khâmtir observa que de ces vols, qui avaient bien dû être constatés, nul, à son arrivée, ne lui avait parlé. On attendait qu'il les découvrît lui-même. Dissimulation, infantilisme : c'était cela, l'ambiance du temple de Khnoum. Dès lors, ce qu'il avait soupçonné dès le début devenait de plus en plus évident : ni Akhtoës ni quiconque n'auraient pu commettre ces rapines sans des complicités, et à tout le moins sans un environnement propice.

Il mit ensuite la main sur un certain Khnumnakht, dénoncé par quelqu'un du temple. On l'arrêta sur la felouque qu'il commandait. La mission de ce marinier était d'apporter au temple, régulièrement, les redevances payées par les fermiers de la région sous forme de sacs d'orge. Son délateur avait assuré qu'il détournait du grain à son profit personnel. Khnumnakht, qui claquait des dents, avoua sans difficulté. Cela durait depuis des années. Des dizaines de fonctionnaires qui étaient au courant n'avaient jamais rien dit. Il précisa que certains, même, scribes ou comptables du bélier sacré, l'aidaient moyennant partage.

– Des noms, ordonna sobrement Khâmtir, devenu machinal.

Il eut deux noms. Il se fit amener les deux fonctionnaires. Le premier compléta le tableau. Khnumnakht pouvait parler! N'avait-il pas volontairement brûlé un bateau appartenant au temple, afin de justifier la disparition d'une cargaison entière? Tout le monde ici le savait! La forfaiture avait été étouffée grâce au versement d'un pot-de-vin aux contrôleurs du temple.

Vengeance contre Khnumnakht? Et quels contrôleurs avaient ainsi accepté de se taire? « Les noms! » Nouvelles vérifications, nouveaux recoupements.

Les jours suivants d'autres langues se délièrent. On disait Khâmtir pondéré, il n'avait pas recouru à la torture. C'était presque un soulagement de lâcher le morceau avant d'être contraint de le faire par quelque dénonciation...

Au sixième jour, le dossier du prêtre Akhtoës s'alourdit. Un certain Wenemtuemnefer l'accusait de lui avoir tranché une oreille parce qu'il protestait contre ses exactions. Et en effet son oreille était mutilée. Un autre, borgne, lui imputa

son œil crevé. C'étaient là des délits graves, non tant pour les blessures causées que parce que seul Pharaon possédait le droit de crever les yeux et de couper les oreilles de ses sujets. Usurper cette prérogative revenait à mettre en cause le Maât, l'ordre divin du Cosmos.

Là-dessus Khâmtir reçut un courrier d'Héliopolis. De nouvelles histoires ressortaient là-bas aussi, minutieusement consignées par les scribes de l'enquêteur délégué par ses soins. Les gardiens du troupeau sacré, déposant sur le vol des cinq veaux, avaient de fil en aiguille raconté d'autres histoires de bétail volé. Certaines remontaient à plusieurs années. Des noms de tous les grades surgissaient. Des réseaux de complicité se dessinaient. La gale s'étendait toujours.

Des serviteurs du temple, Khâmtir passa au clergé inférieur. Du clergé inférieur au clergé moyen. Au bout de trois semaines, accumulant avec d'infinies prudences les témoignages et les suspicions, il ne put plus ignorer deux noms qu'on retrouvait partout : Bekenkhons et Neboun.

Alors ce fonctionnaire habile, précis, scrupuleux et intelligent se demanda à quoi servait son travail, à quoi servaient les temples, à quoi servaient les dieux, à quoi servait la chair des dieux, et où allait l'Égypte.

*

Supposons – simple supposition – un enquêteur d'aujourd'hui plongeant dans un dossier, se livrant à interpellations et interrogatoires – et tombant sur le chef de cabinet d'un ministre en exercice. Ou sur le grand argentier de l'Académie française. La perplexité de Khâmtir fut du même ordre. Un temple comme celui d'Éléphantine, dans la société égyptienne, c'est l'appareil d'État amplifié par le symbole.

Neboun et Bekenkhons, qui allaient devenir les deux principaux accusés, étaient deux ecclésiastiques de haut rang, au nombre de ceux qui, à son arrivée, l'avaient obséquieusement accueilli et conduit à travers les installations de l'établissement religieux.

Neboun était lui-même fils d'un prêtre, Pendjeriti. Sa mère, Nefertari, était chanteuse du dieu Montou. Un bas-relief que nous possédons la représente, jouant du sistre,

derrière son mari. La femme de Neboun, elle, était aussi chanteuse, dans le temple de Khnoum. Ces chanteuses, présentes dans tous les rites – ainsi, chaque matin, éveillaient-elles la divinité par une aubade appropriée –, étaient très respectées. Une honorable famille de fonctionnaires, donc, qui de génération en génération gravitait dans l'entourage des dieux.

D'origine plus obscure, Bekenkhons avait fait une carrière d'autant plus remarquable. Entré au domaine comme simple prêtre, il était déjà parvenu au grade de prophète du dieu. Il devait cette ascension fulgurante à l'intervention du vizir, Neferrenpet, un dignitaire du régime. Pourquoi cette protection illustre? Nous l'ignorons. Khâmtir ne le savait peut-être pas davantage.

Toujours est-il qu'enhardis, sans doute, par la lassitude de l'autorité et le relâchement général, ces deux fonctionnaires s'étaient laissés aller aux pires excès.

Bekenkhons avait commencé par le vol d'un coffret appartenant au trésor du dieu. Comme un de ses collègues prêtres, s'en étant avisé, menaçait de lui causer des ennuis, il s'était arrangé pour qu'on le chasse du temple avec l'aide de Neboun. Puis les deux compères avaient recruté trois de leurs protégés. A cette époque, ils avaient déjà eu maille à partir avec leurs supérieurs, mais on s'était borné à leur faire prêter serment de ne pas recommencer.

C'était les encourager à continuer. Leur réseau était en place. Très vite, sous l'impulsion de Neboun cette fois, le trafic avait repris. Et il ne s'agissait plus de quelques animaux, fussent-ils sacrés, ou d'un lot de tuniques. Tout indiquait qu'ils avaient dévalisé les trésors du temple, détourné des produits de l'impôt, monté une véritable filière pour écouler leurs vols.

Khâmtir fut plongé dans un profond découragement. Une nouvelle fois, interrompant les séances d'interrogatoire, il alla marcher sur les berges de l'île. Vol, concussion, abus d'autorité, sacrilège. Les prêtres d'Éléphantine pillaient l'or du temple. Ils mangeaient la chair du dieu. Il fallait continuer. Vider l'abcès.

Dans la plus grande discrétion, Khâmtir fit rechercher les prêtres chassés, suivit la filière, obtint des témoignages, parfois sous la menace. Il ne s'agissait plus de finasser.

Il vit Neboun et Bekenkhons, toujours obséquieux, toujours serviles, et ne parvint pas à déceler s'ils se dou-

taient de quelque chose. Il résolut de patienter. Il ne pouvait pas se permettre de les inculper sans un solide dossier.

Il ne tarda pas à le détenir. Là encore, et dès lors qu'il paraissait savoir quelque chose sur leur compte, chacun semblait soulagé, ravi même, de lui en dire davantage. Si les grands patrons agissaient de la sorte, n'est-ce pas... Khâmtir rusa, promit l'impunité, prêcha le faux pour connaître le vrai.

Il apparut bientôt que non seulement Bekenkhons avait entrepris de vider méthodiquement le temple, mais qu'en outre il traitait par-dessus la jambe les délais rituels de purification. Il n'avait pas respecté la quarantaine obligatoire avant de s'approcher de la statue de Khnoum, au cours de laquelle, sept jours de suite, et entre autres ablutions, prêtres et prophètes devaient se laver les dents avec de l'eau salée au natron, et l'ingurgiter. Bekenkhons avait pris sur lui de réduire à trois jours ce traitement fastidieux.

Cette dernière faute peut nous paraître secondaire. En fait, c'est sans doute la plus grave. Un prêtre est un fonctionnaire. Nul ne lui demande s'il croit vraiment aux rites qu'il accomplit, aux invocations qu'il prononce. Il n'est là que pour remplacer Pharaon, l'intercesseur absolu, le prêtre divin de l'Égypte, au nom duquel sont rendus tous les cultes. La religion égyptienne n'est pas un phénomène privé, intériorisé par chacun, mais un phénomène public et extérieur. Le prêtre n'en est que l'instrument : tout ce qui compte est qu'il accomplisse chaque rite à la lettre, rase la totalité de son système pileux, observe les règles purificatoires. S'il déroge à ces obligations, il trouble l'harmonie générale et majestueuse de l'Égypte et de ses dieux.

*

Khâmtir n'était pas un religieux, mais un homme d'argent; et pourtant ce délit, qui ne relevait pas directement de son enquête et de sa compétence, acheva de le décourager.

Vols, concussions, détournements de biens étaient une chose. Mais si, en arrière-plan, la conscience même du

devoir religieux s'effaçait, il devenait vain de prétendre sanctionner ces agissements-là.

Si les dieux n'étaient plus respectés, c'est qu'on n'y croyait plus et, dès lors, rien n'empêchait en effet de transformer la « chair des dieux », l'or, en un objet de marchandage comme un autre. Rien ne justifiait plus que l'Égypte fût peuplée de temples comblés de richesses. Et en ce cas, quel reproche pouvait-on faire à ceux qui s'y servaient?

Khâmtir était un homme intelligent et instruit. A Thèbes, à Memphis, à Alexandrie il avait rencontré des étrangers et parlé avec eux. Il savait que d'autres peuples, même s'ils adoraient aussi leurs dieux dans des temples richement dotés, se livraient au commerce avec l'or comme avec l'argent ou l'étain, empruntaient et rendaient au temple, après avoir fait fructifier les richesses.

Et il se demandait : le marinier détournant du grain, le serviteur du temple revendant l'étoffe des tuniques sacrées, à cela près qu'ils ne rendaient jamais ce qu'ils avaient pris, faisaient-ils autre chose, à leur façon criminelle, que de rétablir un certain équilibre, dans cette paralysie égyptienne où l'abondance des religieux était environnée de tous côtés par la disette générale?

Il se répéta que ce qui s'était passé à Éléphantine devait se passer dans d'autres sanctuaires. Il se douta que les scélérats Neboun et Bekenkhons bénéficieraient des protections occultes du clergé, et que ce même découragement qui le gagnait se transformerait dans les tribunaux en mansuétude.

Et ce fonctionnaire précis et scrupuleux fignola ses dossiers à charge avec la quasi-certitude que cela ne servirait à rien.

Neboun et Bekenkhons tombèrent le dix-neuvième jour après son arrivée, ainsi que d'autres prévenus. Le papyrus de Turin en donne dix-sept au total, mais il est tronqué, et l'on ne saura jamais quelle fut au juste l'ampleur du nettoyage effectué par Khâmtir dans ces écuries d'Augias.

Quand il quitta l'île, dans le même pompeux équipage qui l'avait amené, les inventaires étaient refaits, les réseaux de détournement et de recel démantelés, les prévenus remis à la justice. Il rédigea son rapport à Pharaon et, taciturne, fatigué, se retira pour quelques jours dans ses terres.

Ce qu'il avait prévu arriva. Le scandale étant gigantesque, et l'usage n'étant pas encore introduit à l'époque de décréter en pareil cas l'amnistie générale, la plupart des accusés

furent condamnés; mais la réhabilitation ne tarda pas. Les archéologues ont retrouvé trace de Neboun et de Bekenkhons, sur des stèles votives exhumées dans la région. Bekenkhons, réintégré dans ses fonctions, monta en grade, devenant premier prophète de Khnoum. Nous connaissons mieux la carrière de Neboun, qui devint successivement prophète puis père divin de Khnoum, premier prophète de Satis et d'Anoukis, et enfin premier prophète de tous les dieux et déesses de Basse-Nubie. Les institutions égyptiennes reconnaissaient ainsi, à leur manière, la fatalité des temps.

CRÉSUS ET L'OR DU PACTOLE

(549-546 av. J.-C.)

Dans la douzième année de son règne, Crésus, roi de Lydie, reçut magnifiquement, en son palais-forteresse perché sur les hauteurs de Sardes, Lamachos et Anaxène, citoyens et émissaires secrets de l'île de Chios.

Si, suivant en cela leur exigence expresse, leur arrivée dans la capitale lydienne s'était déroulée dans la plus extrême discrétion, une fois au palais, en revanche, rien de ce qui pouvait les éblouir ne fut négligé. Présents en or et en étoffes (qu'ils refusèrent dignement), esclaves, bains, musique, splendide banquet parmi la cour en habits d'apparat : Crésus traita ces représentants d'une modeste île égéenne comme il l'eût fait d'un stratège athénien ou d'un ministre d'Égypte.

Le moment le plus intense de cet accueil fut la visite des caves et des chambres fortes de la citadelle. Crésus en personne ouvrait la marche et commentait la promenade avec enthousiasme. Dans d'immenses cryptes voûtées, à la lueur odorante des flambeaux, Lamachos et Anaxène purent voir des statues d'or, d'argent, de bronze, de marbre ; des coffres emplis de gros statères d'or, des pierres précieuses, des quantités invraisemblables de bracelets, de colliers, de bagues, de fibules, de boucles, d'armes précieuses et de pendants d'oreilles.

Les deux visiteurs considérèrent impassiblement cet amas de richesses dont leur hôte paraissait ne pas se lasser. Ils admirèrent sa puissance, mais trouvèrent indigne d'un roi la cupidité gourmande, quasi sensuelle, avec

laquelle Crésus regardait son or, soupesait son or, parlait de son or.

Une fois dans leurs appartements, ils éconduisirent sobrement les gracieuses esclaves qu'ils découvrirent – deux pour chacun – lascivement alanguies, les seins nus, sur des lits démesurément vastes, parmi fourrures et coussins brodés. Lamachos et Anaxène n'étaient pas là pour profiter des munificences de Crésus, si tentantes soient-elles. Ils étaient les représentants de la république de Chios, et, même si leurs concitoyens ignoraient encore tout de leur présence à Sardes, ils leur devaient des comptes et ils les leur rendraient.

Le lendemain Crésus les réunit sur une terrasse formant jardin suspendu. On pouvait contempler de là la ville entière, ses temples, ses palais, ses maisons, ses boutiques, étagées sur les pentes de chaque côté du fleuve Pactole.

Penthès, conseiller de Crésus en matière d'affaires étrangères, se joignit à l'entretien.

– Je tiens à vous redire entre nous, commença le monarque de sa voix perchée et précieuse, ce que je vous ai exprimé hier dans le langage figé des discours officiels. Mon plus cher désir est que désormais l'amitié et la confiance l'emportent entre nous et l'île de Chios.

– Et c'est parce que nous sommes quelques-uns à le vouloir aussi, Majesté, que nous sommes là, dit Lamachos. Mais nous n'avons pas sur nos concitoyens le pouvoir que vous avez sur vos sujets...

Autant que le respect le lui permettait, Lamachos examinait le roi. Une tête ronde, des yeux vifs et mobiles, le nez relevé, les lèvres charnues. Des mains encombrées de bagues, une magnifique tunique pourpre brodée de motifs végétaux en fil doré. Le monarque paraissait prendre de sa personne un soin extrême et coquet. Cela n'inspirait guère de sympathie à Lamachos, pas plus que les démonstrations de faste, les cadeaux, les esclaves nues, etc. Il aurait préféré une gravité plus en rapport avec la situation. « C'est normal, songea-t-il : moi, je suis l'envoyé de mes concitoyens, et je pense à eux. Crésus est roi, il croule sous la richesse et ne pense qu'à lui-même. »

– Oui, oui, je sais, répliqua hautement le monarque à l'observation de Lamachos. Vos marchands et vos boutiquiers n'aiment guère le roi Crésus...

Lamachos observa le ministre Penthès, demeuré respectueusement en retrait. Il lui sembla que, comme lui, Penthès avait relevé le mépris marqué dans cette phrase.

– Eh bien, continuait noblement Crésus, je leur prouverai qu'ils ont tort, et je leur donnerai à profusion l'amitié qu'ils me refusent! Et puis parlons sérieusement : je suis riche. Vous l'avez vu.

Les yeux ronds s'étaient fixés sur Lamachos avec la même lueur vorace qu'ils avaient eue la veille, durant la visite des caves. Crésus salivait rien qu'à l'évocation de ses trésors.

– Chios est riche aussi, continuait-il, mais sa richesse est ailleurs : elle est dans ses hommes. Des hommes libres...

Le ton était devenu pompeux, le visage solennel, la main scandait la phrase :

– Des hommes libres... Fiers... Courageux! Ils l'ont prouvé. Je les estime, je les estime!

Cette fois ce fut Lamachos qui surprit les yeux de Penthès posés sur lui. Et il crut y voir passer un certain amusement.

– Ah! continuait Crésus. Que ne ferons-nous pas ensemble, une fois dissipés des malentendus déplorables, certes, mais anciens, et révolus!

Lamachos subissait stoïquement cette envolée de clichés et de fausse éloquence. Il n'osa plus regarder Penthès, redoutant de trahir la médiocre impression que lui faisait le roi. Penthès paraissait être un homme intelligent, mais Lamachos n'oubliait pas l'extrême réserve qui en toute occasion est la règle d'or d'un diplomate.

– Mon ami..., déclamait à présent Crésus, mon ami, dites aux citoyens de Chios que le péril est celui de tous, et qu'il importe de s'unir! Vous êtes un petit pays de citoyens braves, robuste, héroïques, attachés avant toute chose à la liberté de leur patrie! Moi... J'ai de l'or. De l'or à profusion. Le Pactole et les autres rivières de ces montagnes le roulent jusqu'à Sardes dans leurs torrents.

Sans transition le ton redevint celui d'un financier :

– Au demeurant la réforme monétaire que je viens d'ordonner vise à porter aux neuf dixièmes le dosage d'or pur de mes statères. On peut s'y fier. Vous visiterez mes ateliers.

Il se leva et se tourna vers l'est, en direction des montagnes qui environnaient Sardes.

– Donc, le Perse nous menace. Moi en premier lieu. Et ensuite, vous! Je manque de soldats. Mes sujets, trop riches, livrés aux plaisirs de l'abondance et de la paix, préfèrent se boucher les yeux devant le péril. Vous, vous êtes des citoyens libres. Votre jeunesse est nombreuse, fière, résolue. Quelle conclusion peut-on en tirer? Que devons-nous faire?

Lamachos hocha longuement la tête.

– Nous devons faire ce que dit Votre Majesté.

Et il pensait : Tu trembles, roi Crésus. Tu trembles dans ton palais bourré d'or, d'argent, de pierreries et de statues. Et avec tout ton or, il te faut acheter du courage.

*

C'était là une excellente analyse de la situation.

Cela faisait donc douze ans que Crésus était monté sur le trône lydien. Il était le cinquième roi de la dynastie des Mermnades, du nom de son fondateur, Mermnas (687-648). Il n'aurait eu aucun besoin, n'était le plaisir extrême qu'il y prenait, de faire visiter ses caves à Lamachos et Anaxène : toute la Grèce savait qu'il était le monarque le plus riche de son temps.

A la différence d'autres cités ou royaumes, la Lydie ne devait cette richesse ni à des conquêtes, ni à l'astuce et au travail de marchands soutenus par une politique habile. Crésus bénéficiait simplement de la bonne fortune consistant à régner sur les plus grands gisements d'or du monde antique. La Lydie de Crésus, au VI^e^ siècle avant notre ère, c'est un émirat pétrolier. Sauf qu'au lieu de suer d'abondance le précieux hydrocarbure, c'est l'or et l'argent que les montagnes lydiennes crachent par toutes leurs sources. La rapace prévoyance de Crésus, et avant lui celle de son père Alyatte, ont transformé Sardes en coffre-fort. Sur ce coffre-fort, ils espéraient bien dormir douillettement, eux et leurs héritiers, pour quelques siècles.

Malheureusement, à l'époque où se déroule l'entretien qui précède, ces années de quiète prospérité sont déjà à compter au rang des beaux jours révolus. A l'Orient monte une étoile nouvelle et redoutable : celle du Perse Cyrus.

Quelques années plus tôt, ce prince encore totalement inconnu, mais doué d'une ambition sans bornes, s'est soulevé contre son suzerain, le roi mède Astyage. Et l'année précédente, en 550, il l'a détrôné. La soudaineté de ces premières victoires, l'impétuosité avec laquelle il a fait crouler le vieil édifice mède ont stupéfié. Qui aurait prédit que les Perses, ce peuple de bergers montagnards du plateau iranien, allaient si vite se révéler une race de soldats et de conquérants, parmi les plus redoutables que l'Antiquité ait connus ?

Après ce premier succès, Cyrus s'est rendu compte de la force qu'il détient. Mais pour aller plus loin, organiser son empire, financer de nouvelles conquêtes, il lui faut de l'or. Et la Lydie est située à proximité immédiate de ses territoires.

Elle va être pour lui, à bien des égards, ce que fut le Koweït pour Saddam Hussein.

Crésus l'a compris, mais un peu tard. Il lui faut maintenant des alliés s'il veut espérer contenir l'attaque qu'il sent inéluctable.

Lamachos et Anaxène n'ignoraient pas qu'il avait déjà beaucoup œuvré en ce sens. Depuis des mois ses agents multipliaient voyages et contacts dans toute la mer Égée, de Rhodes à Lesbos, et même à Athènes. On les avait vus à Chios également, où leur ténacité avait fini par obtenir le principe d'un envoi d'émissaires en Lydie. Pour preuve de sa bonne volonté, Crésus puisait à pleines mains dans ses trésors afin d'honorer les dieux grecs, envers lesquels il s'était mis à éprouver soudainement une dévotion croissante. Il était prêt à faire ce qu'il fallait. Il savait que seuls les Grecs, jaloux de leur indépendance et de leur liberté, pouvaient l'aider.

Mais dans le même temps il sentait se refermer sur lui les mâchoires d'un piège, et luttait désespérément pour les maintenir ouvertes. Les Grecs? En douze années de règne, ce piètre politique avait tout fait pour se les mettre à dos.

*

L'entretien avec Crésus achevé, comme les deux ambassadeurs attendaient de retrouver le ministre Penthès, qui devait leur faire visiter la ville – et notamment la fonderie royale –, Anaxène demanda à son compagnon ce que lui suggérait leur conversation avec le roi.

– Je pense, dit Lamachos, que Solon était décidément un sage, un connaisseur en hommes, un esprit pénétrant et philosophique.

– J'y pensais aussi, dit Anaxène en souriant.

L'anecdote, quoique personne n'ait jamais pu en vérifier l'authenticité, était fameuse dans tout le monde grec. Au début de son règne, Crésus, alors âgé d'une quarantaine d'années, avait reçu à Sardes le célèbre chef politique et

législateur athénien, alors vieillissant, avec les mêmes honneurs et le même faste que les deux représentants de Chios. Puis, une fois terminée la visite complète des trésors, Crésus demanda à Solon quel était, à son avis, l'homme le plus heureux qu'il eût jamais rencontré. Solon lui parla alors d'un certain Tellus, bourgeois d'Athènes, mort pour défendre son pays en laissant derrière lui des enfants bien pourvus et bien considérés. Crésus approuva poliment, et lui demanda si en dehors de ce Tellus, tout de même, il n'y avait pas d'autre exemple de bonheur, plus frappant... Solon commença alors de lui parler de deux frères, Cléobis et Biton, qui s'aimaient tendrement, et de leur mère... Si bien que Crésus, exaspéré, l'interrompit et lui demanda : Et moi, alors? Tu ne crois pas que c'est moi, l'homme le plus heureux du monde? Alors Solon répondit que nul ne connaissait l'avenir, et que dire d'un homme qu'il est heureux avant qu'il ne soit mort, c'est adjuger le prix de la victoire à un athlète qui n'a pas fini l'épreuve. Crésus, dépité, s'était, disait-on, retenu à quatre mains pour ne pas renvoyer Solon sur-le-champ.

– J'ai l'impression, ajouta Lamachos, que notre hôte commence à se demander si Solon n'avait pas raison...

– Souhaitons-le. Pour nous! dit Anaxène.

*

– Quelles sont les plus récentes nouvelles de la Perse?

– D'après nos... observateurs techniques, la route impériale arrivera à nos portes d'ici un an, deux au maximum.

La confortable litière descendait des hauteurs du palais, sous bonne escorte, vers la ville. « A présent, nous pouvons parler », avait dit Penthès une fois les trois hommes installés. Lamachos avait remarqué le regard chargé de sous-entendus dont s'accompagnait cette déclaration aussi anodine qu'impassible. Il éprouvait décidément de la sympathie pour cet homme plutôt trapu, aux cheveux poivre et sel, au nez busqué d'Oriental, qui avait dit « nous pouvons parler » exactement sur le ton dont il aurait dit : « Nous pouvons parler sérieusement. »

– Il faudrait donc être prêts dans un an, dit-il en réponse à la précision donnée par Penthès.

– Oui.

La route impériale avait été le premier grand chantier ordonné par Cyrus. Depuis la lointaine Suse, reliant quelques-unes des principales villes du royaume, parmi lesquelles Babylone et Ninive, elle filait droit sur l'Asie Mineure, où elle rejoignait la route d'Éphèse, l'un des plus gros ports grecs de la côte. Dans les discours officiels, il ne s'agissait bien entendu que d'un aménagement destiné à faciliter la transmission du courrier et le trafic des caravanes commerciales. Mais les établissements militaires, casernes ou bâtiments d'intendance, qui la jalonnaient à intervalles réguliers, en disaient long sur son futur usage. Le génie organisateur qui allait faire la force de l'Empire perse s'y lisait à livre ouvert. Dans un an – ou deux – Cyrus pourrait y lancer à une vitesse record sa cavalerie et ses phalanges.

– Ainsi que je l'ai expliqué à Sa Majesté, continuait Lamachos, tout le monde à Chios ne partage pas ce point de vue. La plupart veulent miser sur Athènes pour se défendre, le jour venu. Nous sommes un certain nombre à penser qu'il faut au contraire s'allier avec Sardes, et dès maintenant, puisque vous serez à l'avant-garde. Mais peu de nos compatriotes ont admis cette évidence. Pardonnez-moi, mais vous demeurez l'ennemi.

– Je sais.

Lamachos pensa qu'il ne s'était pas trompé sur le compte de Penthès. Un de ces diplomates réalistes, carrés, avec qui on peut discuter sans avoir peur des mots. Et ce n'était pas le moment d'avoir peur des mots.

Les Grecs, en effet, ceux des colonies de la côte d'Asie Mineure, comme ceux des îles Ioniennes dont faisait partie l'île de Chios, n'avaient aucune raison d'apprécier Crésus. Ce dernier, à peine monté sur le trône, plein d'or et de projets, avait fondu sur les cités du littoral et s'en était emparé. Puis, en bonne logique, son appétit s'était tourné vers les îles, au nombre desquelles celle de Chios. Elles avaient su résister. Crésus avait quelques bonnes raisons de saluer, comme il l'avait fait, le courage farouche de leurs habitants.

Athènes, cependant, avait fini par montrer les dents. Le Lydien avait fait marche arrière, mais avait gardé la mainmise sur les cités de la côte. Des dizaines d'enfants mâles, appartenant aux plus nobles familles, avaient été emmenés de force à sa cour ou dans ses ateliers de monnayage.

D'où la discrétion du voyage d'Anaxène et Lamachos. Traiter avec Crésus, être reçus dans ce même palais où pei-

naient des esclaves grecs : voilà qui aurait suffi, si le bon peuple de Chios l'avait su, à provoquer des émeutes.

Leur voyage avait été le fruit de tractations des plus laborieuses, à l'insu de l'Assemblée des citoyens, entre les partisans de l'alliance sollicitée par Crésus, dont ils faisaient partie, et ceux qui, sans en repousser le principe, ne croyaient pas pouvoir l'imposer à la masse de leurs concitoyens. Cela avait fini par composer une fragile majorité, d'accord pour examiner au moins ce que proposait le roi de Lydie.

– J'ai bien peur, continua Lamachos, que les éloges appuyés que Sa Majesté a bien voulu prodiguer au courage de mes concitoyens et à leur amour de la liberté ne suffisent pas.

Penthès approuva.

– Sa Majesté ne s'y borne pas, dit-il. Elle annonce la libération des prisonniers grecs.

– Dix ans après...

Penthès fit un geste d'impuissance.

– Je sais.

Il y avait dans l'argumentation de Lamachos autant de rouerie que de sincérité. Le rappel de cette vérité – l'exécration vouée à Crésus par les Grecs – était aussi un excellent levier pour monnayer le plus cher possible une éventuelle alliance.

On arrivait au bas de la pente, au rythme lent de la litière. Lamachos se pencha légèrement vers l'extérieur et posa quelques questions sur la ville de Sardes.

Sardes, à l'époque, c'est, au confluent du Pactole et de l'Hermos, une cité de quarante mille habitants, étendue sur quelque deux cent cinquante acres, dominée par le nid d'aigle de la citadelle royale. C'est une ville de commerce, dont les marchés, les boutiques, les artisans, groupés sur l'immense agora, éblouissent les visiteurs. L'or n'est pas la seule cause de cette prospérité. Autant que prospecteurs et métallurgistes, les Lydiens sont paysans et exportateurs : leurs figues, leurs châtaignes et leurs robustes chevaux de trait sont vendus dans toute la Grèce et jusqu'en Mésopotamie. Les caravanes de l'Orient transportent leurs tapis dans les contrées les plus éloignées. Les Lydiens sont célèbres pour avoir les premiers réussi à teindre la laine. Jusqu'à leurs grosses briques d'argile cuite qu'ils parviennent à vendre en Italie, via les ports grecs conquis de la côte.

– Si vous le désirez vous pourrez ce soir flâner à pied dans la ville, indiqua Penthès. Pour l'heure, je vous propose de commencer par la visite de la fonderie.

Quelques instants plus tard, la litière arrivait à proximité du sanctuaire, du laboratoire central de l'immense fortune de Crésus : la fonderie royale de Sardes.

*

Au VIII[e] siècle, Midas, roi de Phrygie – contrée limitrophe de la Lydie –, délivra le bon Silène, précepteur de Dionysos, emprisonné par erreur, et le rendit au dieu, en échange de quoi celui-ci promit à Midas d'exaucer un vœu. Midas demanda que tout ce qu'il touchait se transforme en or. Le vœu fut exaucé, mais bientôt, Midas, ne pouvant plus manger ni boire, mourant de faim, supplia le dieu de lui reprendre cette faveur. Dionysos lui ordonna d'aller se laver à la source du Pactole, ce qu'il fit. Et c'est depuis ce temps que le Pactole charrie des paillettes d'or. Telle est, selon la légende grecque, l'origine de la fortune de Crésus, car, si la source du Pactole est en Phrygie, c'est à travers la Lydie qu'il coule.

Un peu moins mythique (quoique détenteur d'un anneau magique qui le rendait à volonté invisible), Gygès, arrière-grand-père de Crésus, passe pour l'auteur d'une invention capitale : la monnaie. Ce qui est sûr, c'est qu'il est le créateur de la fonderie royale, dont on a retrouvé les vestiges en Turquie, à Sart, à l'est d'Izmir.

Celle-ci, à l'époque où Lamachos et Anaxène la découvrent, est un vaste bâtiment – vingt mètres sur vingt-cinq – en bordure du Pactole, non loin de l'endroit où il se mêle à l'Hermos. Deux autres fonderies fonctionnent, au nord, sur les pentes du Tmolos, ouvertes par Alyatte, père de Crésus. Mais celle-ci demeure de loin la plus importante. Et le quartier qui l'environne est véritablement le cœur battant de la ville.

Les deux visiteurs, comme bien d'autres voyageurs avant eux, considérèrent avec étonnement le tableau qui s'étendait sous leurs yeux. En ce lieu où les eaux de la rivière, dévalées du mont Tmolos, s'étalaient soudain en un vaste bassin, et, ralenties, s'allégeaient de leurs particules dorées, des centaines d'ouvriers étaient occupés à ramasser les précieuses paillettes. Aussitôt, celles-ci prenaient le chemin des ateliers, portées à dos d'hommes dans des bassines, sous la surveillance vigilante des gardiens armés de la fonderie.

Plus loin, on voyait cheminer le long de la berge, depuis l'amont, au pas de leurs mulets, les prospecteurs venus des montagnes, apportant le produit de leur activité. Si en effet le Pactole est célèbre au point d'être devenu synonyme de fortune inépuisable, il n'était pas le seul cours d'eau lydien à charrier des paillettes.

Les activités métallurgiques s'étendaient dans tout le quartier environnant. Dans des dizaines d'échoppes, orfèvres et artisans libres coulaient en plein air statues et objets de luxe. Cette partie de Sardes paraissait suinter l'or; on avait l'impression d'en entendre le tintement; de son éclat paraissait provenir la lumière, au-dessus de l'eau, parmi les peupliers des berges.

A l'entrée de la fonderie, Kanfiatès, son chef, et ses principaux collaborateurs, attendaient au garde-à-vous ces visiteurs de marque. Ils entrèrent.

Dans la première cour, à ciel ouvert, fonctionnaient une dizaine de foyers où l'on chauffait les coupelles de terre réfractaire, jusqu'à voir surgir de leur gangue impure des serpents brillants de métal en fusion. Autour de chaque foyer, des manœuvres activaient le feu au moyen de lourdes bûches entreposées à l'entour. Au fond, un petit autel était dédié à la déesse Cybèle, pour la remercier d'enrichir ainsi la ville.

Ils pénétrèrent ensuite dans les différents ateliers, spécialisés dans le coulage des statuettes de dieux, des lingots ou des pièces de monnaie. L'atelier de la monnaie, leur expliqua Kanfiatès, regroupait l'élite des artisans de la fonderie, les plus anciens, les plus habiles. Des soldats les tenaient à l'œil en permanence. Au fur et à mesure de leur production les pièces étaient dénombrées par deux comptables, puis entreposées dans des jarres de terre cuite, qui, chaque soir, étaient emportées sous bonne escorte jusqu'au palais.

Lamachos demanda combien de pièces étaient fabriquées chaque jour. Kanfiatès éluda la question :

– Le roi lui-même nous fait indiquer les quantités qu'il désire obtenir.

Puis il entreprit d'expliquer à Lamachos et Anaxène les détails techniques de la production monétaire et de la réforme en cours.

Les paillettes du Pactole – et du reste de la Lydie – n'étaient pas constituées d'or pur, mais d'un mélange naturel d'or et d'argent appelé électrum. Depuis un siècle – depuis l'invention de Gygès – on s'était contenté de frapper

monnaie avec ce mélange. Or, dans tout le reste de la Grèce on émettait déjà des pièces de l'un ou l'autre métal. C'est à ce standard que Crésus avait décidé de se plier désormais.

Il bénéficiait pour cela d'une invention récente : la technique de la coupellation. Désormais, au lieu de fondre directement les paillettes de la rivière, ou le minerai ramené à dos d'âne depuis les hauteurs du mont Tmolos, on les mettait au four en présence de plomb. Le plomb fondu entraînait les impuretés et permettait de séparer facilement l'or et l'argent.

Kanfiatès avait laissé un voile pudique sur le véritable motif de cette réforme technique, mais Lamachos et Anaxène, qui s'étaient renseignés auprès des changeurs de Chios, le connaissaient : la confiance.

A cette époque, l'usage de la monnaie ne s'est pas encore répandu et imposé dans l'ensemble du commerce. Le troc est encore largement pratiqué. Mieux : les sujets de Crésus n'ont pas de raison a priori d'avoir beaucoup de sympathie pour un système qu'on leur a en réalité imposé. Gygès comme ses successeurs, en effet, ont d'abord vu dans la monnaie un instrument fiscal. Ils ont rendu obligatoire le paiement des impôts en monnaie, à l'exclusion de toute autre valeur. Le système est aussi diabolique que juteux : pour mettre en circulation sa monnaie, le roi la vend (avec bénéfice sur le poids de métal précieux qu'elle contient) à ceux qui la lui restitueront aussitôt pour acquitter taxes et péages.

Mais ces premiers rois émetteurs de monnaie n'ont pas soupçonné les périls de l'inflation. Ils ont cru pouvoir sans dommage réduire peu à peu la quantité réelle de métal précieux contenue dans les pièces. Alors que l'électrum naturel titrait en moyenne soixante-dix pour cent d'or, la rumeur a fini par se répandre que de manipulations en altérations les pièces des Mermnades, frappées de lions, de taureaux ou de serpents, n'en contenaient plus que trente à cinquante pour cent ! La confiance se retirant, l'autorité royale n'a plus suffi. Et les prix ont commencé à monter...

La réforme en cours, qui voit naître des statères d'or ou d'argent de 10,8 grammes, frappés de deux carrés en creux (poinçon royal), devrait donc restituer à Crésus une confiance qui commence à lui manquer.

Et notamment celle de ses mercenaires.

Car c'est l'autre usage déterminant de la monnaie. Elle sert au roi à payer les troupes avec lesquelles il assure la

sécurité de son royaume. Et celles-ci n'ont aucune raison d'accepter des espèces dévaluées. C'est pourquoi Crésus n'a pas hésité à montrer à Lamachos et Anaxène et les caves du palais, et la fonderie. Certes, l'étalage de cette opulence va les encourager à accroître leurs exigences. Mais c'est le risque à courir. Pour se procurer les soldats dont il a besoin face à la menace perse, il lui faut convaincre qu'il peut payer – et pas en monnaie de singe.

Au demeurant – mais ni lui, ni Kanfiatès, ni nos Grecs ne s'en doutent – il enfonce ainsi davantage le doigt dans l'engrenage inflationniste : pour payer davantage de mercenaires il va hâter la production de monnaie, contribuant encore à la dévaluer, par surabondance cette fois-ci. Ces mécanismes-là, l'Antiquité ne les a pas encore identifiés. La notion de masse monétaire lui échappe, et c'est avec une perplexité quasi superstitieuse qu'au temps des Romains encore, on considérera l'inflation.

Pour le moment, Anaxène et Lamachos ne voient qu'une chose : l'énorme puissance que représentent l'or et l'argent lydiens. Une puissance qui en aucun cas ne doit tomber aux mains des Perses. Avec ces ressources inépuisables que Crésus a si mal employées, le Perse, lui, conquerrait le monde.

*

A l'issue de leur visite de la fonderie, Penthès convia les émissaires de Chios à l'accompagner dans sa demeure, où, durant les heures les plus chaudes du jour, ils trouveraient ombrage et fraîcheur. Là, dans une salle à colonnes largement ouverte sur un jardin ombragé, Penthès leur fit servir une collation, et l'entretien continua.

– Résumons-nous, dit Lamachos. Nous sommes ici pour parvenir à cet accord : de l'or en échange de soldats. C'est l'intérêt immédiat de Chios, c'est également son intérêt à long terme. C'est le vôtre aussi. Reste que la raison est une chose, et que l'opinion publique en est une autre...

Penthès sourit :

– Vos démocraties sont étranges. Vous ne faites rien sans l'avis du peuple, qui est le plus mal placé pour avoir un avis. Crésus, lui, fait ce qu'il veut...

– Au moins cela nous oblige-t-il à être convaincants, intervint Anaxène. Nous ne soumettrons un projet d'alliance

à nos concitoyens que si nous sommes sûrs qu'il sera accepté. Dans le cas contraire, soyez assuré que rien ne transpirera jamais de notre voyage à Sardes...

Penthès réfléchissait. L'opinion publique! Elle avait bon dos, l'opinion publique. En l'occurrence, elle était l'argument massue grâce auquel Lamachos et Anaxène entendaient dicter les conditions de l'accord. Il n'en était pas surpris. Le problème se posait dans toutes les tractations en cours aux quatre coins de la mer Égée.

– Vous savez parfaitement, continua Anaxène, dans quelles conditions vos envoyés ont fini par obtenir que nous fassions ce voyage. S'il arrivait que vos propositions, transmises à notre Assemblée, n'emportent pas son adhésion, nous le paierions probablement de nos personnes...

Penthès approuva gravement.

– Je sais tout cela, dit-il. De notre côté, je pense que nous vous avons présenté un exposé honnête de la situation lydienne. Dites-moi maintenant quel accord vous souhaitez obtenir.

Lamachos prit la parole :

– Nous pouvons rassembler un contingent permanent de trois mille hoplites, ainsi que des chevaux. Nous fournirons également une partie des navires destinés à les amener ici. Pour cela nous voulons trois mille statères d'or par année d'exercice, ainsi que des dons pour nos temples. Tout cela sous réserve, bien entendu, de la libération des prisonniers grecs.

– Ce dernier point est acquis, dit Penthès. Pour le reste... C'est beaucoup.

Lamachos échangea un regard avec Anaxène, et sourit :

– Deux talents et demi d'or pur, énuméra-t-il lentement. Un lion en or, de dix talents; deux cratères à vin et deux vases, d'or et d'argent; quatre jarres d'argent; des lingots d'argent de forme ovoïde...

Penthès le regarda avec surprise.

– C'est bien ce que Sa Majesté Royale a offert au temple de Delphes?

Penthès se retenait de sourire. Ses partenaires étaient bien renseignés. Crésus avait consulté la célèbre pythie du temple de Delphes, et c'était là en effet ce qu'il avait envoyé à l'appui de cette demande. La prêtresse avait répondu, au nom d'Apollon, que s'il marchait contre Cyrus un grand empire serait détruit. Crésus voulait voir un signe encourageant dans cette réponse équivoque.

Il haussa les épaules. Il savait qu'il n'avait plus qu'à accéder aux demandes des deux visiteurs. Crésus payait son imprévoyance politique.

– Bien, dit-il. Dès demain, au Conseil, je transmettrai au roi votre proposition. Sans préjuger en rien de ses décisions souveraines, je ne vois pas pourquoi il la repousserait.

Il réfléchit un instant.

– Voyez-vous un inconvénient à ce que j'annonce trois mille cinq cents statères? suggéra-t-il. J'obtiendrai ainsi plus sûrement ce que vous demandez.

Lamachos fut stupéfait. Il avait lui-même parlé de trois mille statères dans l'espérance d'en obtenir deux mille cinq cents. Penthès s'aperçut de sa surprise.

– C'est simple, dit-il, il vous faut ruser pour convaincre votre peuple. Moi, il me faut ruser pour convaincre mon roi. Chacun son maître.

*

Crésus ne devait pas parvenir à temps à unifier autour de lui les cités et les îles grecques, peu soucieuses de lui offrir ainsi ce « leadership ». A peine réussit-il à lever quelques maigres contingents, qui, le jour venu, ne pèseraient pas lourd devant l'armée perse.

Chios n'en fut pas. Le voyage à Sardes de Lamachos et Anaxène s'était ébruité, probablement avec l'aide occulte des adversaires les plus résolus de cette alliance. A leur retour sur l'île, avant même qu'ils aient pu transmettre la proposition de Crésus, les deux hommes furent conspués par l'Assemblée, qui les accusa de trahison et, symboliquement, fit jeter à la mer les premiers présents royaux, des lingots d'argent et d'or destinés aux temples d'Arès et d'Apollon. Pour apaiser l'agitation, le Conseil de la cité dut désavouer publiquement les deux hommes, qui furent emprisonnés, jugés et condamnés à trois ans de bannissement. Ainsi purent-ils regretter à loisir les présents de Crésus et ses jolies esclaves, repoussées par vertu républicaine.

Trois ans plus tard, après une guerre menée en plein hiver et quatorze jours de siège, Sardes tombait aux mains du Perse. Les fonderies furent ravagées, les chambres fortes de la citadelle forcées et pillées.

Alors le roi Crésus, condamné au bûcher, se souvint de

Solon. Par trois fois, cependant que se préparaient les instruments de son supplice, il invoqua à voix haute, en sanglotant, le nom de l'Athénien. Ce qui lui sauva la vie. Le Perse, en effet, curieux de savoir ce que signifiait cette douloureuse invocation, lui fit relater la venue de l'illustre législateur et ce qu'il avait dit sur le bonheur. Cyrus trouva l'histoire amusante, et le roi lydien si comique et si misérable qu'il le gracia et en fit son conseiller. Crésus termina ainsi ses jours gorgé de délices, dans les palais du magnanime Oriental.

Mais son trop riche royaume devenait une province perse. L'or du Pactole allait désormais inverser son cours et couler à flots vers Suse et Persépolis, où il se transformerait en soldats, en chevaux, en vaisseaux de guerre.

Deux générations encore, et l'Hellade les verrait déferler sur elle.

L'HOMME LE PLUS RICHE D'ATHÈNES

(430-370 av. J.-C.)

Lorsque le banquier Pasion mourut à Athènes en 370 avant notre ère, sa fortune s'élevait à soixante-quatorze talents, ce qui en faisait l'homme le plus riche de la ville. Sa banque avait des intérêts dans toute la Méditerranée, il traitait avec l'État, il avait acquis la citoyenneté grecque, il possédait des immeubles, des fermes, une manufacture de boucliers occupant une centaine d'esclaves; seuls deux ou trois vieillards quinteux se souvenaient encore, peut-être, des malversations qui avaient marqué ses débuts.

Vers la soixantaine, s'apercevant qu'il perdait l'usage de la vue, il songea à se retirer des affaires. De ses deux fils, le cadet, Pasiclès, était trop jeune pour lui succéder : l'autre, Apollodore, était un incapable, tout juste bon à dépenser l'argent paternel en banquets, en courtisanes et en vêtements de soie. Aussi décida-t-il, en attendant la majorité de Pasiclès, de confier ses affaires à quelqu'un de sérieux, et il choisit Phormion son premier comptable, gaillard charmeur et audacieux de vingt-quatre ans. Il l'affranchit pour l'occasion, lui loua ses entreprises, et, pour faire bonne mesure, lui légua sa femme.

Cette dernière disposition fit beaucoup rire dans Athènes : tout le monde disait que la belle Archippé n'avait pas attendu ce testament. Et tout le monde crut que le vieux banquier était le seul à l'ignorer.

Pasion, ces dispositions prises, se retira dans sa somptueuse maison du dème d'Acharnes, visita ses terres, conti-

nua de voir Phormion tous les deux jours, et un an plus tard, comme il ne lui restait plus rien d'autre à faire, mourut.

Pasion est un authentique « self-made-man » en pleine Grèce classique. Sa vie nous est connue par différentes sources, en particulier les plaidoiries de son avocat, Démosthène, au cours des divers procès qu'il eut à soutenir. Démosthène était de ses amis; son père, un coutelier, était un de ses gros clients.

Sa naissance, vers 430, au début des guerres du Péloponnèse qui vont dresser dans une lutte sans merci Athènes et Sparte l'une contre l'autre, est obscure. Il n'est pas de souche grecque, c'est tout ce qu'on sait. Il travaille pour Antisthènes et Archestratos, deux associés dont il devient l'homme de confiance et auxquels, vers 396, une fois affranchi, il rachète leur établissement bancaire. Antisthènes et Archestratos, en effet, sont trapézites, mot qui vient de trapeza, la table, c'est-à-dire banquiers. De cette petite affaire longtemps confinée dans les opérations de change, il va faire en vingt ans la plus grosse banque d'Athènes.

*

En trois ou quatre lustres passés auprès d'Antisthènes et Archestratos, Pasion avait appris des choses très importantes, dans une époque capitale de l'histoire commerciale et financière. Nous avons vu que Gygès le Lydien a inventé la monnaie trois siècles plus tôt. Mais ce sont les Grecs qui, à partir du VI^e^ siècle, vont en répandre et en perfectionner l'usage, exploitant à fond les ressources de cette innovation appelée à bouleverser les échanges commerciaux. Et parmi les Grecs, les Athéniens, qui très rapidement feront de leur ville la capitale financière du monde grec, la « City » de l'Antiquité.

A cette époque, la capitale de l'Attique est la maîtresse de la mer. A l'abri de cette puissance, l'expansion commerciale va bon train, portée aux quatre coins de la Méditerranée par les navires marchands cinglant dans le sillage d'Ulysse.

Or les Athéniens, les premiers, ont compris une chose : la force d'une monnaie repose sur la confiance qu'elle inspire. Tout le monde n'a pas, à l'époque, mesuré l'impact de cette idée. On peut même dire en gros que les inventeurs de la monnaie sont aussi, et dès le début, les inventeurs de l'alté-

ration de la monnaie... On truque le métal, on rogne sur le poids et les dimensions. Cela finit par se savoir. La drachme athénienne, elle, saura rester au-dessus de tout soupçon. Superbement frappée à l'effigie de la chouette, emblème d'Athéna, difficile à contrefaire, la drachme est réputée pour la pureté du métal et la justesse rigoureuse du poids. Durant quelques siècles, n'importe quel Grec avisé souhaitant disposer d'argent sûr s'arrangera pour le convertir ou le placer en drachmes.

Comment et pourquoi, à la conjonction du commerce et de la monnaie, la banque va-t-elle se développer sous une forme très semblable à ce qu'elle est aujourd'hui?

A l'origine, il y a précisément la multiplication anarchique des émissions de monnaies. Chaque île, cité ou principauté frappe la sienne et la répand dans les échanges commerciaux. Toutes ne sont pas également fiables; et puis il faut s'entendre sur leur valeur, qui fluctue. C'est compliqué. C'est ainsi qu'une profession va connaître son essor: celle des changeurs, que l'on appelle collubistes, et dont le rôle est considérable, voire indispensable.

Antisthènes et Archestratos ont été de ceux-là. Ils comptent en leur temps au nombre des meilleurs experts, et nul n'accepte un paiement sans le diagnostic d'un de ces spécialistes. Pasion, alors qu'il n'était encore que sauteruisseau, a vu comment on pèse les monnaies, comment on les fait tinter, à quels détails on authentifie l'effigie. Il a plus tard appris à rayer, avec chacune, la pierre de touche – un jaspe noir de Lydie – et, de la trace qu'elle y a laissée, à tirer de savantes conclusions sur sa teneur en or, en argent ou en électrum. Archestratos et son associé n'hésitent pas, pour en savoir plus, à les perforer avec un poinçon.

Par la suite encore, Pasion a appris à connaître les cours, et à calculer les conversions au moyen d'un abaque. En rétribution de ces services, ses maîtres et leurs confrères prennent un agio de cinq à six pour cent sur les opérations. Celles-ci sont parfois d'importance : quand il s'agit d'encaisser les contributions des cités vassales ou alliées à l'édification d'un temple ou à la constitution d'une force de guerre, c'est l'État qui devient le client des collubistes, sur des sommes considérables.

Ces techniciens de la monnaie viennent de partout, mais sont rarement athéniens de souche. La sagesse du législateur Solon a permis que quiconque le souhaite puisse s'établir changeur à Athènes. Les citoyens eux-mêmes, trop pris

par les charges politiques ou militaires, assez lourdes dans cette démocratie directe, ou par l'administration de leur propre fortune, ne se soucient pas de pratiquer ce métier inférieur. Aussi, de bonne heure, ce sont les métèques – Corinthiens, Ioniens, Phéniciens – qui ont la haute main sur cette activité. Pasion côtoie, dès l'adolescence, ces figures bien connues du Pirée : Philostratos vient de Palestine, Pactyas de Carie, Caïcos d'Asie Mineure. En tant que métèques, ils ne peuvent ni posséder d'immeubles dans la cité, ni s'occuper de politique. Restent le commerce et l'argent. Ils s'y consacrent avec empressement. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les immigrants s'enrichissent en faisant ce que les natifs ne trouvent pas assez bien pour eux...

Mais tous ces hommes-là ne se sont pas cantonnés dans les opérations monétaires. Ils ont fait mieux : ils ont construit la banque athénienne.

*

Le travail des changeurs, en effet, s'il est un aspect de l'activité bancaire, n'est pas à proprement parler la banque. Un banquier est celui qui reçoit des dépôts et fait fructifier cet argent qui n'est pas à lui. Le passage de l'activité de changeur à celle-ci s'est fait en quatre temps.

Premier temps : comme le changeur sait seul la valeur des monnaies, l'habitude est prise qu'un débiteur paie ses créanciers par son intermédiaire. Ainsi le règlement a-t-il un témoin, qui en même temps vérifie la qualité des espèces. Deuxième temps : des négociants qui font des transactions presque quotidiennement jugent fastidieux d'amener chaque fois la somme au changeur. C'est un homme de confiance : ne vaut-il pas mieux lui laisser une provision, qui permettra de revenir les mains libres chaque fois que nécessaire ? D'autant plus qu'un marchand s'absente beaucoup, et que le trapézite, qui détient en permanence des espèces, les entrepose en des lieux bien clos et surveillés. C'est un souci de moins.

Troisième temps : le trapézite finit par s'aviser qu'il y a toujours chez lui une masse d'argent disponible, confiée par sa clientèle. Il se fait le raisonnement de cet économiste moderne : « Les dépôts à vue forment une sorte de masse liquide dont la surface reste mouvante, mais qui devient de

plus en plus stable en profondeur. » Pourquoi ne pas prêter à intérêt, quand l'occasion s'en présente, sur cette portion stable de la masse des dépôts?

Une première opération réussit, puis une autre... Bientôt – quatrième temps – le trapézite s'aperçoit qu'il peut gagner beaucoup d'argent en systématisant cette activité. A partir de ce moment-là le dépôt n'est plus un simple service rendu : c'est une source de bénéfices que le changeur entreprend de rechercher systématiquement. Il est devenu banquier.

Un fort développement de la banque n'aurait pas été possible sans la monnaie : pour multiplier ainsi les opérations, il convient que tout soit ramené à une sorte de marchandise unique, pouvant représenter toutes les autres, s'additionner ou se soustraire en fractions égales, et que le banquier en quelque sorte loue, vent ou achète. Les équivalences d'orge ou d'argent, frustes et peu maniables, qu'utilisait la haute Antiquité, entravent ces opérations et freinent leur essor.

Lorsque Pasion débute, ses maîtres ont déjà commencé, prudemment, à s'aventurer dans ce nouveau métier. Lui, il va foncer, et vivre l'apogée de la banque athénienne.

*

Vers 396, donc, Pasion affranchi se retrouve le maître de son propre établissement. Il est dans la force de l'âge, il connaît son métier, l'affaire rachetée est saine – nul n'est mieux placé que lui pour le savoir. Il vient d'obtenir sa liberté. Les données de sa vie sont simples : cette ville n'est pas sa ville, il n'a pas de famille. Sans argent il n'est rien. Avec de l'argent, il sera ce qu'il voudra et peut-être même citoyen.

A cette époque il repère Archippé, jolie brune piquante d'une quinzaine de printemps, fille d'un gros cadénier (fabricant de chaînes) du Pirée. Il s'enflamme, la demande en mariage, l'obtient. Son premier fils, Apollodore, naît l'année suivante. Jamais Pasion ne sera plus heureux. Il adore Archippé aux yeux vifs, au corps lisse et ferme, et si alerte entre les draps. Il se jure de devenir riche, pour elle.

Erreur de jeunesse? Précipitation de l'ambitieux qui veut arriver? Sa première grande affaire, en tout cas, est une escroquerie et manquera de ruiner son crédit moral.

En 395, un certain Isicrate, fils d'un nommé Sopaios, lequel est l'homme de confiance du roi de Bosporos, vend à Athènes une cargaison de blé et dépose chez Pasion le produit de cette vente, ainsi que de l'argent qu'il avait par ailleurs, soit au total la somme rondelette d'un millier de statères d'or. Or, peu de temps plus tard, tombé en disgrâce politique, son père Sopaios est incarcéré à Bosporos, et le roi de cet État envoie des émissaires à Athènes pour obtenir l'extradition d'Isicrate, fils de son prisonnier, et surtout la saisie de ses biens.

Affolé, sans protecteurs, le jeune homme confie ses ennuis à Pasion. Le jeune banquier l'écoute, moins par philanthropie que par intérêt. Lui non plus, cela ne l'arrange pas de restituer les mille statères. Il comptait bien sur ce dépôt, le premier qu'il ait eu de cette importance, pour envisager de fructueuses opérations. Il propose alors à Isicrate un stratagème : tous deux nieront ensemble l'existence du dépôt. Mieux : pour rendre la chose plus crédible, Isicrate reconnaîtra qu'il doit de l'argent au trapézite!

Le stratagème s'avère payant : dupés, les émissaires du roi de Bosporos rentrent chez eux. Quant à Isicrate, qui souhaite tout de même se mettre à l'abri des rancunes royales, il décide de partir pour Byzance et réclame son dépôt à Pasion.

Celui-ci a-t-il déjà engagé l'argent? Ou a-t-il résolu de ne jamais le rendre? Dans un premier temps il fait état de difficultés de trésorerie; et dans un second temps, le jeune homme ayant envoyé chercher ce dépôt par deux de ses serviteurs, il en nie purement et simplement l'existence. Ainsi a-t-il plumé sans vergogne un jeune homme naïf, étranger, ignorant des lois athéniennes et toujours sous le coup d'une menace d'extradition...

L'affaire s'arrêterait là sans un coup de théâtre : Sopaios est réhabilité. Le jeune Isicrate n'a plus rien à redouter de son roi. Désormais libre d'agir, il intente immédiatement un procès à Pasion. Celui-ci a alors pour comptable un nommé Kittos, bien entendu au courant de toutes les opérations de la banque. Or, si Pasion est un homme libre, Kittos, lui, est un esclave, et peut du jour au lendemain être arrêté et soumis à la question. Banquier véreux mais patron loyal, Pasion le rassure : il ne le laissera pas torturer dans les geôles athéniennes. De fait, il le cache.

Mais (et cela, le pauvre Kittos l'ignore) il ne s'en tient pas là : lorsque le requérant et son avocat Ménéxénos exigent

qu'on leur remette le comptable, il les accuse de l'avoir soudoyé, de lui avoir volé avec son aide une somme de six talents – et d'avoir ensuite fait disparaître ce témoin gênant.

Finalement l'esclave est retrouvé dans Athènes. Pour lui épargner la question, Pasion abat une nouvelle carte : il le déclare homme libre. Puis, après bien des tractations (il envisagera même, cyniquement, de livrer le malheureux Kittos à ses bourreaux), il semble revenir à de meilleurs sentiments : afin d'éviter un scandale à Athènes, il veut bien rembourser le demandeur, mais à Bosporos, où il se rendra. Un contrat est établi en ce sens et déposé chez un certain Pyron de Phères, qui doit justement y aller.

Cependant l'avocat Ménéxénos, qui s'est vu accusé d'avoir cambriolé la banque et escamoté un complice, crie à la diffamation et exige maintenant pour son compte personnel la question de Kittos. Pasion redoute d'autre part qu'il ne finisse par mettre la main sur l'accord déposé chez Pyron de Phères, d'où il ressort à l'évidence que le vol des six talents est une invention – mais qu'en revanche le dépôt initial d'Isicrate est bien réel. Pour cela il soudoie les esclaves de Pyron, se fait apporter cet écrit compromettant et le remplace par un autre, extérieurement identique. Et lorsque, à Bosporos – où il a finalement refusé de se rendre –, on en prend connaissance, ce sera pour y lire que le fils de Sopaios renonce à toute poursuite contre le banquier...

Un ultime procès s'ensuit. Mais la renonciation existe, Pyron de Phères peut en témoigner, et du reste le demandeur n'a aucune preuve de son dépôt initial. Pasion est acquitté. Les mille statères pourront désormais travailler pour lui en toute légalité.

Toutefois notre affairiste a eu chaud. Anachronisme mis à part, il a tenté un coup de poker qui pouvait ruiner sa carrière. La force du changeur-banquier, depuis toujours, n'est-elle pas la confiance que l'on place et dans sa compétence et dans sa rigoureuse probité? Il est stupéfiant de voir que celui qui sera le premier banquier d'Athènes a commencé par ce genre de tour d'adresse, négation même de l'activité bancaire en son principe.

Heureusement les gens oublient vite, et beaucoup d'étrangers qui passent par Athènes n'ont jamais entendu parler de l'affaire Isicrate. Multipliant les démarches, promettant, garantissant, ne refusant aucune affaire, Pasion va parvenir à effacer à peu près cette bévue. Et puis, passé un certain stade, l'argent appelle l'argent.

Vingt ans plus tard, il sera un notable, considéré comme le plus solide et le plus fiable des prêteurs athéniens.

*

Que font-ils au juste, les banquiers d'Athènes, au IVe siècle ?

En gros, la même chose qu'aujourd'hui.

Une de leurs grandes activités dans cette cité maritime est le prêt dit « à la grosse aventure », ou simplement « à la grosse », c'est-à-dire le financement d'expéditions commerciales sur mer. Pasion va beaucoup travailler dans ce domaine risqué, mais d'un gros rapport. Ses bureaux sont idéalement situés pour cela, au Pirée, où vont et viennent en permanence armateurs, capitaines, négociants, propriétaires de mines. Un marchand désireux d'aller acheter et vendre à l'autre bout de la Méditerranée n'a qu'à prendre rendez-vous avec lui ou l'un de ses concurrents : pour peu qu'il soit bien réputé et que ses projets paraissent réalistes, l'affrètement d'un bateau n'est pas un problème. Les intérêts sont énormes, de l'ordre de trente pour cent, alors qu'ils vont de dix à dix-huit pour cent dans les affaires normales : en contrepartie, la coutume est que le banquier ne réclame rien si le bateau fait naufrage.

On aura relevé l'extrême élasticité des taux d'intérêt. Toujours grâce au sage Solon, ami du commerce et des affaires qu'il a lui-même pratiqués, Athènes bénéficie d'une disposition très favorable au développement de la banque et indispensable au commerce maritime : il n'y a aucune limitation légale au montant de l'intérêt. A chacun d'agir suivant ses risques, suivant aussi l'offre et la demande. Cette totale confiance dans l'autorégulation du marché va puissamment contribuer à l'enrichissement général.

Les banquiers prêtent aussi à la cité, en vue d'opérations militaires ou autres. Pasion est devenu de bonne heure un de ces spécialistes ès affaires publiques. Non que ce soient les plus rentables : il prête à l'État à des taux extrêmement réduits. Mais c'est une bonne façon pour un métèque de gagner en respectabilité ; et Pasion sait qu'un banquier doit toujours être bien vu par le pouvoir. Et puis, quand on parvient à s'infiltrer dans l'administration de la cité, il y a tout de même de l'argent à gagner. On peut par exemple

s'occuper de perception de l'impôt, ou encore vérifier la comptabilité des affaires publiques. Tout cela vous crée des obligés, et peut se révéler propice à de futures opérations. Pasion, qui a déjà en vue la création de sa manufacture d'armes, ne veut se priver d'aucune relation utile.

Toujours en raison de ses compétences, le banquier est également présent dans les successions ou les faillites, jouant alors le commissaire-priseur. Avez-vous quelques dettes, il peut encore faire office de mont-de-piété pour vos bijoux... Rien de ce qui est pécuniaire ne lui est étranger.

Mais surtout, il a inventé le démarchage. Afin d'attirer les capitaux privés, il tente d'intéresser sa clientèle à des spéculations ou placements, et pour cela envoie ses émissaires proposer leurs services. L'argent circule ; l'expansion générale en profite.

Tout cela suppose un gros travail d'enregistrement et de comptabilité. Il s'effectue dans les bureaux, et non pas, comme en Orient, grâce à de malcommodes tablettes d'argile séchée ; mais sur de vrais registres de papier, ce qui rend les opérations plus simples et permet le suivi de comptes compliqués. En cela la banque grecque dispose d'une supériorité analogue à celle de l'informatique sur la gestion écrite. Cent vingt employés, caissiers, comptables, scribes, coursiers, gardiens, démarcheurs travaillent dans les bureaux de Pasion.

Parmi ceux-ci s'est rapidement détaché Phormion, un jeune esclave acheté vers 383. Il avait treize ans. Pasion l'a pris en affection, l'a formé, l'a fait circuler dans tous les services. Intelligent, dévoué, rapide, Phormion s'est retrouvé à vingt ans son premier comptable et son homme de confiance.

L'influence d'Archippé, qui juge ce garçon de grande valeur, n'a pas été pour rien dans cette belle ascension.

*

... C'était elle qui avait commencé, qui avait tout voulu. Le jeune garçon, lui – il avait alors seize ans tout juste –, n'aurait pas même imaginé de lever les yeux sur la femme du maître.

Or, un après-midi que le banquier avait envoyé Phormion auprès d'elle, afin qu'il lui remît la somme qu'il lui

donnait tous les dix jours pour ses dépenses personnelles, il s'était passé quelque chose d'étrange et qu'il n'aurait pas cru possible.

Archippé était allongée sur un lit de repos, dans la grande salle où coulait une fontaine intérieure, derrière les contrevents baissés qui déposaient sur elle des rayures de lumière. Respectueusement, le jeune esclave avait posé devant elle la cassette contenant l'argent. Puis, comme il allait se retirer, elle l'avait retenu. Elle l'avait interrogé sur son enfance, sur ses origines, sur son travail à la banque. « Je te crois un employé sérieux, Phormion, avait-elle dit. Ton maître t'apprécie beaucoup également. »

Elle le dévisageait avec un léger sourire, droit dans les yeux, et il avait rougi de ce regard – peu ressemblant à la manière dont les maîtres regardaient leurs esclaves.

– Tu as encore grandi, lui dit-elle. Tu es fort.

Les yeux verts d'Archippé s'étaient promenés sur lui, de la tête aux pieds. De nouveau elle le fixait, et le sourire avait presque disparu. Elle soupira, se souleva légèrement pour changer la position de ses jambes, et lui tendit sa main à baiser.

– Viens.

Il s'approcha, lui prit la main et s'inclina pour y déposer furtivement ses lèvres. Le parfum d'Archippé monta vers lui depuis l'encolure de sa robe. Il releva la tête. Elle le regardait toujours, bien en face.

Le surlendemain, elle demanda à Pasion un peu d'argent pour prêter à une de ses amies. Phormion fut expédié de nouveau chez le banquier.

– Voici mon petit Hermès, au pied agile... dit-elle.

Elle était debout face à lui, légèrement tournée de trois quarts, les bras le long du corps, et le considérait toujours avec ce même sourire mystérieux.

Un soir – tout seul dans sa chambre de serviteur, une étroite cellule avec un lit pour tout ameublement –, Phormion comprit soudain ce que signifiait ce comportement d'Archippé. Cela lui parut même si évident qu'il ne songea pas qu'il pouvait se méprendre.

Le premier jour qu'il revint lui porter sa cassette habituelle, il répondit à son regard et à son sourire par le même regard et le même sourire.

Ce fut elle qui baissa les yeux, souriant toujours :

– Phormion, nous avons quelque chose à nous dire, n'est-ce pas?